

Science et phénoménologie

par

Marc RICHIR

Il est impossible d'envisager le rapport de Patočka à la science moderne sans le placer dans la perspective plus large du rapport entre la phénoménologie et la science tel, en particulier, qu'il a été traité par Husserl à la fin de sa vie dans la *Krisis*. Patočka est irréductiblement un phénoménologue, qui a connu et pratiqué Husserl et Heidegger, pour qui la *Krisis* n'a cessé d'être un véritable objet de fascination. C'est qu'à ses yeux Husserl est resté, depuis la célèbre conférence de Vienne en 1935, le philosophe qui a posé la question de la crise de l'humanité européenne, du destin et du déclin européen comme destin et déclin de la rationalité, et plus particulièrement d'une certaine rationalité scientifique moderne. Les *Essais hérétiques*, parus en tirage limité à Prague en 1975, deux ans avant la mort tragique du philosophe, constituent encore un hommage posthume à l'intention directrice de Husserl. Depuis sa thèse sur *Le monde Naturel* qui date de 1936, jusqu'à *Platon et l'Europe* publié en samizdat après sa mort, Patočka n'a cessé de méditer la *Krisis* qui lui apparaissait comme un point de départ privilégié pour surmonter la crise des sciences et de la philosophie qu'il a, comme Husserl, caractérisé d'un mot : « cartésianisme ».

Nul doute que, pour une lecture de premier degré, la conception que Patočka se fait de la science ne soit très largement tributaire de Husserl et plus spécifiquement de la *Krisis*. La science moderne procède de l'idéalisation, c'est-à-dire de la détermination selon l'exactitude mathématique, de tout ce qui, dans le monde de la vie, la *Lebenswelt*, reste irréductiblement immergé dans le flou éidétique, dans l'indéterminité au moins relative mais toujours indéfiniment ouverte des êtres et des choses. Cette idéalisation qui procède en quelque sorte de l'hypostase de l'espace et du temps comme paramètres immuables, passe tout d'abord par la « géométrisation » du monde naturel, pour se prolonger dans la « mathématisation, » en droit intégrale, de la nature. Tel est, selon la *Krisis*, l'esprit galiléen, auquel l'esprit cartésien apporte une sorte de relais métaphysique par la conception de la dualité de la pensée et de

l'étendue, entendons, dans des termes qui ne sont certes déjà plus ceux de Descartes, le dualisme de ce qui est mathématisable, donc objectif, selon la méthode mathématique de la physique d'inspiration galiléenne, et de ce qui paraît y échapper, mais toujours sous réserve d'investigations scientifiques plus précises, sous la forme de l'âme ou de la subjectivité. De la sorte par ce que Husserl désignait par «substruction» le champ idéalisé des objectivités mathématiques tend à se substituer au monde naturel, c'est-à-dire à le vider de son sens, celui-ci ne se trouvant plus que dans les opérations logico-mathématiques et dans le sujet opérateur de la science, censé tout puissant, « maître et possesseur de la nature ». Toute question de sens qui ne serait pas réglée par la méthode mathématique devient par là illégitime, rejetée dans la zone floue du non encore connu et de l'irrationnel. Le dualisme d'inspiration cartésienne est tel que l'âme ou la subjectivité, sorte de réduit pour les questions de sens, se rétrécit comme une peau de chagrin.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer toutes les étapes du combat husserlien contre ce dualisme depuis les *Recherches logiques* jusqu'à la *Krisis*. Mais ce qui me paraît digne d'être souligné, contrairement à beaucoup d'interprètes de Husserl qui le voient un peu trop univoquement comme la victime même de ce qu'il combat, Patočka a compris l'œuvre du fondateur de la phénoménologie comme une sorte de gigantomachie contre trois siècles de cartésianisme, dont nous devons encore tirer les leçons. Avec une remarquable subtilité, qui n'est possible qu'à une lecture de second degré, Patočka nous montre, dans un texte de 1976 intitulé *Cartésianisme et Phénoménologie*¹, comment Husserl en vient, au moins implicitement et sans en tirer toutes les conséquences, d'une subjectivité opérante, immanente et donc encore cartésienne, à une subjectivité comme « ouverture » prise, comme disait Merleau-Ponty, à cela même qu'elle prend. Pareille subjectivité ne peut souverainement suspendre sa foi dans le monde naturel, parce qu'elle-même vit « de » cette foi, par laquelle la *Lebenswelt* a sens et a sens d'être. La subjectivité est primordialement projet de monde, en lequel le monde prend sens et sens d'être et, de cette manière, on peut même parler, comme le fait très judicieusement Patočka, d'une « subjectivité » du monde. Certes, dira-t-on, Heidegger et en particulier *Sein und Zeit* est passé par-là. Mais précisément, en termes heideggeriens ce que Patočka nous donne à entendre est capital. Si la subjectivité comme Dasein a une structure extatique horizontale, le monde l'a aussi et doit, à ce titre, être pris comme phénomène, ce que j'appelle « phénomène de monde ». L'ouverture est ouverture réciproque et en laquelle le sens n'est pas primairement, ni même exclusivement, sens d'être et sens d'être de ce qui est et donc de l'étant. La question de la phénoménalité n'est pas intégralement réductible à la question heideggerienne de l'être, même quand celle-ci est envisagée comme question de l'être en tant

1. MNME, 180-226 ; AS IV, 360-414.

qu'être. Ce n'est pas ma tâche aujourd'hui d'en tirer les conséquences pour ce qui concerne le statut possible et nouveau de la phénoménologie implicitement au travail dans l'œuvre de Patočka, sinon pour dire avec elle que c'en est désormais fini du rêve husserlien de la phénoménologie comme science rigoureuse, rêve contradictoire, puisqu'il ne pourrait s'accomplir qu'au fil d'une rigueur éidétique, d'une détermination accomplie des εἶδη et des choses qui tend précisément à se confondre, au moins pour une part, coextensive de l'objectivation propre à la science moderne. En fait, ce que Patočka tend à nous montrer, c'est que Husserl est resté complice du cartésianisme, et donc du motif de la crise des sciences et de la philosophie, tant qu'il s'est voulu *théoricien* de la connaissance objective, alors même que d'autres possibilités plus profondes étaient à l'œuvre dans le travail même de la phénoménologie, sans pour autant, et tel est le point que je voudrais souligner, que cette dernière soit obligée de s'en rabattre à une position de repli qui, coextensive d'une position de rejet, en viendrait à considérer la science de l'extérieur comme une sorte de pur *constructum* aveugle, coupé du monde de la vie en tant qu'ouverture. En ce sens Patočka aura bien repris la *Krisis*, mais dans son inspiration : en la poussant un peu au-delà d'elle-même.

Cette poussée il l'accomplit remarquablement, dès les années cinquante, dans un texte intitulé *Le « point de départ subjectif » et la biologie objective de l'homme*². Preuve qu'il n'y a pas grand chose de nouveau sous le soleil, il envisage un moment les théories qui, à l'époque, utilisaient les modèles cybernétiques pour rendre compte des comportements animaux ou humains. On n'en était pas encore aux raffinements de l'informatique ou de l'intelligence artificielle. Patočka montre très lucidement tout d'abord que toute machine, fût-elle cybernétique, implique un projet, une finalité et que, si le vivant était explicable comme une machine, cela supposerait une finalité de la nature dans le vivant et dans l'homme, ce qui paraît un présupposé métaphysique trop lourd de conséquences. Et je ne puis m'empêcher de regretter que cette leçon fort simple soit constamment oubliée dans le scientisme régnant qui tendrait à nous assimiler à une sorte d'automate, vieux fantôme rémanant du parallélisme psycho-physique. Quoi qu'il en soit, l'intérêt de ce texte de Patočka réside dans la question plus profonde qu'il pose de la complicité et de la différence qu'il y a entre description et explication. Dans ses propres termes, si l'explication, par exemple par tel ou tel modèle, était parfaite, « le point de départ descriptif devrait coïncider avec le point de départ explicatif, de telle sorte que la description et l'explication parleraient le même langage. » Le fait est que, même si elle se veut pure, la description retient dans ce qu'elle décrit ce qu'elle a déjà envisagé comme intelligible, et donc procède à une mise en forme conceptuelle du décrit selon certains schémas qui sont déjà explicatifs.

2. MNME, 155-177.

Le fait est aussi que, en revanche, l'explication ne peut prétendre expliquer le « réel » qu'en se rapportant déjà à lui selon ce qui ne peut être que sa mise en forme au fil d'une description. En ce sens, il n'y a pas de donné ou de signal cybernétique, informatique, pur, mais signal prédéterminé par le concepteur de la machine, comme étant celui auquel elle doit répondre ; et corrélativement pour nous, qui ne pouvons faire coïncider les points de départ de la description et de l'explication du « réel », cela signifie qu'il n'y a pas de « donné » qui n'ait déjà du sens dans la complémentarité irréductible et la non-identité de la description et de l'explication. Une description pure serait inintelligible, et une explication pure une sorte d'automate absolument dépourvu de sens.

Cette complémentarité et cette non-identité sont cruciales, car elles montrent que la question de la phénoménologie est bien celle du sens, mais que c'est seulement aussi sous cet horizon que la science doit être envisagée si du moins on veut la comprendre autrement que sous la forme de création plus ou moins arbitraire d'automates conceptuels. C'est en ce point précis qu'en filigrane Patočka nous propose les prémisses d'une véritable épistémologie phénoménologique, d'un rapport réfléchi et critique entre question du sens en général et question du sens de la démarche scientifique. Si en effet il y a non coïncidence des points de départ descriptif et explicatif, ce n'est pas en raison d'une imperfection factuelle de notre esprit qui serait susceptible d'être réduite par une bonne méthode scientifique ; cette non-coïncidence est originaire parce que toujours le matériau excède, par sa richesse, les possibilités de la description et de l'explication. Cet excès est précisément celui du phénomène sur ce qui, de lui, est pris en compte dans la mise en forme conceptuelle de la description, ou de l'explication. Dès lors, et bien que Patočka ait pu varier sur ce point, il n'y a pas de phénoménologie pure comme description pure de la chose même, de ce qui se manifeste tel qu'il se manifeste. Et si en outre, en se voulant plus englobante en tant qu'elle vise à harmoniser entre eux un plus grand nombre de matériaux, l'explication est toujours prise au risque d'une conceptualisation quasi-mécanique, elle n'en a pas moins toujours des racines phénoménologiques. Non pas que celles-ci se trouvent, pour ainsi dire, dans la positivité d'un étant absolu entièrement offert en spectacle, — cela c'est précisément l'illusion du cartésianisme, constitutive de la substruction — mais qu'elles sont à chercher, précisément, dans le monde comme ouverture, c'est-à-dire dans un pro-jet qui, vivant de l'attitude naturelle, est pris à cela même qu'il pro-jette mais sans y être entièrement capturé. Si l'intentionnalité a un sens, c'est dans ce rapport dynamique où il s'agit en fait, comme dans la *Krisis*, de retrouver la dimension praxique de la science, celle-là même qu'elle s'est donnée l'illusion d'effacer en se disant comme pure théorie, comme théorie absolue, quasi-divine, abstraite de ses conditions pré-théorétiques relevant à la fois de la praxis et de l'histoire. C'est dans ce contexte seulement que les modèles ou les schémas d'explication retrouveront leurs racines concrètes

dans la *Lebenswelt*, c'est-à-dire leur complicité avec la « nature » dans leur complémentarité avec les schémas ou les schèmes de description. Perspective qui me paraît très féconde et dans laquelle, me semble-t-il, on pourrait envisager une épistémologie phénoménologique comme critique interne et mutuelle de l'explication et de la description. Et elle serait, bien que, pour des raisons évidentes, Patočka ne s'en soit pas préoccupé, extrêmement revigorante dans l'examen du cas de la mécanique quantique, où précisément l'enchevêtrement de l'explication et de la description paraît à son maximum par l'intégration qu'on y observe, dans les cadres mêmes de la théorie, de la dimension praxique en tant qu'opération de préparation et de mesure des systèmes physiques étudiés.

C'est dire qu'à mes yeux l'œuvre de Patočka est bien plus qu'une simple exégèse des œuvres de Husserl et de Heidegger, qu'elle est susceptible de prolongement et donc de descendance.

C'est particulièrement clair à l'égard d'un autre cas, que Patočka examine explicitement, celui de la psychiatrie phénoménologique d'inspiration heideggerienne, en l'occurrence celle de Medar Boss³. Rejetant, peut-être un peu vite mais en rejoignant la critique bien connue de Ludwig Binswanger, la psychanalyse d'inspiration freudienne comme une sorte de physicalisme de second degré, et insistant sur le fait que les pathologies psychiques mettent toujours en jeu des questions de sens, Patočka reconnaît la fécondité d'une psychiatrie qui se situerait dans le cadre heideggerien de *Sein und Zeit*. Mais c'est pour ajouter tout aussitôt, et à mes yeux très justement, que ce cadre ne peut être repris tel quel, en tant qu'il implique l'héroïsme un peu sombre d'un *Dasein* tendu, par la résolution à l'authenticité du soi-au-monde, à vivre au plus près de son ouverture à l'être-pour-la-mort, où il se révèle dans sa possibilité ultime. Même s'il y a quelque chose de cela dans ce qui doit amener, selon les *Essais hérétiques*, à la solidarité des ébranlés — pensons à ce que nous dit Patočka de l'expérience du front durant la première guerre mondiale — il ajoute qu'un tel *Dasein* résolu ne peut caractériser l'homme normal, la normalité psychique, et qu'il reste à élaborer, de manière plus proche de la *Lebenswelt* husserlienne, une phénoménologie de la « normalité » qui serait en même temps celle du monde naturel, phénoménologie où il s'agirait au moins de penser la liberté pour le bien et pour le mal.

Je me contenterai de souligner ici encore le souci phénoménologique et épistémologique de Patočka. S'il émet quelques réserves à propos de *Sein und Zeit*, qu'il a par ailleurs toujours admiré, c'est en raison sans doute d'une trop grande singularité dans la description qui pourrait, du fait de sa mise en forme conceptuelle, déformer de manière trop forte l'explication qui doit par ailleurs

3. *Cartésianisme et phénoménologie*, MNME 216-226 ; AS IV 402-414.

prendre racine dans la description. Il s'agit encore une fois d'en revenir à l'ouverture de monde, à la phénoménalité où description et explication ont à se critiquer réciproquement, tout en s'édifiant mutuellement l'une sur l'autre par cette critique elle-même. Ce n'est pas tant l'homme ouvert au souci ou à l'abîme de son soi qui est en question que cette ouverture même, à la fois et d'un seul mouvement dans l'énigme du soi, qui est celle de la condition humaine, et dans l'énigme du monde. Cette attitude de Patočka n'est pas sans évoquer, selon moi, ce que l'on a nommé « le retour à Husserl » chez le dernier Binswanger, preuve sans doute qu'il s'agit de la même question, celle d'une critique épistémologique phénoménologique de l'expérience de la psychiatrie.

C'est la preuve en tout cas, et je voudrais conclure sur ce point, que la phénoménologie peut être conçue autrement que comme l'exégèse ou le commentaire à l'infini des œuvres des deux grands fondateurs, Husserl et Heidegger. Donc la preuve que la phénoménologie est vivante, est un état d'esprit, un état d'ouverture au monde, qui n'est pas, comme en une sorte de refuge frileux, rejet unilatéral de ce qui n'est pas elle. Qu'il n'y ait pas de phénoménologie comme science rigoureuse ne nous dispense pas de nous nous nourrir encore de Husserl. Qu'il n'y ait pas de phénoménologie comme science ou ontologie fondamentale ne nous dispense pas plus de nous inspirer toujours à nouveau de Heidegger. A travers une vie difficile, plongé dans le destin tragique de l'Europe centrale sacrifiée au totalitarisme nazi puis stalinien, à travers une mort affreuse qui en fait un véritable héros de l'esprit, Patočka nous a donné une extraordinaire leçon de philosophie, c'est-à-dire de liberté. Voilà un exemple de bon européen, à suivre mais aussi à mériter.

Le lecteur de Patočka qui en attendrait, trop pressé, des résultats spectaculaires à exploiter, ne sera que déçu. Il ne faut pas le lire, je l'ai dit, au premier degré. La lecture hâtive n'y trouvera que ce qu'elle y a déjà mis et qu'elle a appris dans les manuels résumant la *Krisis* ou *Sein und Zeit*. Mais il faut le lire dans l'esprit de la question, qui toujours guide son travail avec rigueur. Certes, dira-t-on, cet esprit se présuppose lui-même ; mais c'est comme la liberté.

Il n'y a pas de solution-miracle pour « sortir » de la crise où nous sommes, car de cette crise nous sommes tous des acteurs plus ou moins aveugles. Plus quand, par une véritable passion de ne pas penser et de nous abandonner sans combat, nous nous adonnons au prestige des mécanos intellectuels qui, dès lors, n'attendent pas pour nous manipuler, pour nous vider de toute question de sens, pour nous livrer par-là à la désespérance. Moins quand, ayant compris que l'explication pure n'est qu'une sorte d'automate conceptuel qui marche à tous les coups, nous sommes pris par la passion de comprendre, de rechercher les médiations nécessaires, les ancrages de nos concepts et de nos pratiques dans le monde concret où nous vivons. Il y a, chez Patočka, malgré les ap-

parences d'une lecture de premier degré, une fondamentale ouverture à la science ; car ce qu'il nous fait comprendre, c'est que la science vivante, la science qui se fait, n'est pas comme le dit Heidegger l'œuvre aveugle ou machinale d'un Gestell, d'un machin compliqué, se machinant dans des appareils et des formules, mais l'œuvre d'hommes qui, avant tout, cherchent à comprendre, jouent de la complémentarité de la description et de l'explication, des horizons de sens inscrits au monde et en nous, et des « mécanismes » logico-mathématiques ou conceptuels qui peu ou prou s'en alimentent. C'est par un glissement de sens inaperçu et combien lourd de conséquences, on l'a vu et on ne cesse pas de le voir, que l'on met l'exigence de sens au compte d'un sujet cartésien et autotransparent, qui ne serait mort aujourd'hui s'il ne l'avait, en réalité, toujours été.

L'exigence de Patočka à l'égard de la science comme exigence du sens est certes bien l'exigence husserlienne de la *Krisis*, qu'il maintient discrètement à l'encontre de l'extrémisme heideggerien, selon lequel la science ne pense pas. C'est l'exigence de la responsabilité, dont il nous montre qu'elle peut s'exercer sans verser dans l'illusion cartésienne de l'autotransparence, disposant de tout dans ses opérations. C'est donc une exigence où nous n'en aurons jamais fini de débattre et de nous débattre avec nous-mêmes et avec le monde. La crise du sens n'est pas un état passager, dont nous pourrions nous libérer, c'est notre condition même, notre finitude, qui nous fait et à laquelle nous avons à répondre si nous voulons être des hommes, et non des bipèdes un peu compliqués ; et ce quel que soit le champ de notre activité, homme de science ou philosophe, simple citoyen ou dirigeant, à revers de ces clivages.

Si la vie, l'œuvre et la mort de Patočka ont un sens, c'est celui-là : l'Europe, non pas comme contrée géographique qui a perdu son influence et ses pouvoirs de domination, mais l'Europe comme sens, ou plutôt comme question du sens.